Baroque et Contre-Réforme dans la France méridionale au XVI^e siècle

Robert Sauzet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/548>

DOI : 10.4000/baroque.548

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1984

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Robert Sauzet, « Baroque et Contre-Réforme dans la France méridionale au XVI^e siècle », *Baroque* [En ligne], 11 | 1984, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/548> ; DOI : 10.4000/baroque.548

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© Tous droits réservés

Baroque et Contre-Réforme dans la France méridionale au xvi^e siècle

Robert Sauzet

Communication

- 1 Expression privilégiée de la Contre-Réforme, le Baroque lie l'affirmation ostentatoire des dogmes contestés par les protestants à l'exultation suscitée par la résistance victorieuse de la catholicité romaine à Trente et ailleurs¹. Le Concile de Trente a été dominé sociologiquement par les théologiens méditerranéens². Le Baroque, lui, s'il ne s'est limité ni aux régions méditerranéennes, ni même aux pays, aux artistes ou aux auteurs catholiques³, a triomphé en Italie, en Espagne et semble avoir trouvé dans la France du sud un terrain plus favorable que dans les pays de langue d'oïl⁴.
- 2 Laissant aux spécialistes de l'art et de la littérature l'approfondissement des problèmes posés par ces secteurs de la recherche, je voudrais – du simple point de vue de l'histoire et de la sociologie religieuse – dégager quelques aspects du Baroque dans la Contre-Réforme en France méridionale. Sans prétendre apporter une synthèse aboutie, je m'appuierai, pour ce faire, sur les nombreux travaux consacrés en tout ou partie depuis une vingtaine d'années à la vie religieuse des pays d'oc. Je pense en particulier, aux ouvrages de Maurice Agulhon, d'Emmanuel Le Roy Ladurie, aux recherches menées, en Provence, par Michel Vovelle, Marcel Bernos, Marie-Hélène Froeschlé-Chopard et Bernard Cousin, aux études de Jean-François Soulet, de Raymond Darricau pour l'ouest de l'Occitanie et aux thèses récentes de Janine Garrisson-Estève et de Marc Venard. Pour ma part, ayant travaillé successivement sur des pays d'oïl et d'oc, j'ai rencontré d'assez nombreuses analogies incitant à la prudence dans l'affirmation de la spécificité occitane. Je suis par ailleurs, conscient de l'extrême diversité des pays du sud. Il me semble cependant que peuvent être dégagés quelques traits par lesquels se manifeste, dans la pastorale des régions méridionales, la marque baroque.
- 3 Elle apparaît dans le style de certaines pastorales épiscopales, dans l'essor luxuriant des dévotions mariologiques, dans la diffusion d'une institution typiquement méridionale, les

compagnies de pénitents et – au-delà de la religion pénitente mais dans la même continuité à l'égard des pratiques médiévales – dans la manifestation de besoins d'expression spectaculaire du sentiment religieux et de festivité conjointe.

- 4 Dans la France de Louis XIII, on rencontre un type de prélats à la fois politiques, mondains, courtisans et soucieux de réforme. L'histoire ne les a guère mis en valeur, attirée surtout par les réformateurs austères, les « bons évêques », imitateurs de saint Charles Borromée : au cardinal François de La Rochefoucauld dans le nord, répondent pour le sud du Royaume, Solminihac à Cahors, Caulet à Pamiers, Pavillon à Alet, Montchal à Toulouse, Foucquet à Agde ou Grimaldi à Aix. La séduction exercée, de longue date, par la grandeur sévère de l'idéal augustinien sur les universitaires, croyants ou non, a conduit à des schématisations abusives. Les évêques du premier type ont été parfois sommairement condamnés⁵ après avoir été victimes d'une histoire apologétique qui gommait leurs faiblesses. Le hasard de la recherche m'a amené non à réhabiliter – ce qui n'a pas de sens – mais à essayer de comprendre la personne et l'action de prélats de ce style dont les contradictions mêmes correspondent à ce que l'on pourrait appeler une pastorale baroque : en France d'oïl, un Léonor d'Estampes de Valençay, homme à tout faire de Richelieu dans les assemblées du clergé, courtisan, cupide mais réformateur dans son diocèse de Chartres ; en France d'oc, l'Angevin Anthime Denis Cohon, devenu évêque de Nîmes en 1634, est une remarquable illustration de ce modèle⁶. Je voudrais insister sur cette personnalité caractéristique qui nous est connue non seulement par les documents de son activité épiscopale mais grâce à l'existence de lettres et de papiers personnels (Planche 1).

- 5 L'optimisme, l'amour de la gloire et d'un certain nombre de réalités mondaines, l'ardeur au service de la monarchie et de la lutte contre l'hérétique n'excluent pas, chez Cohon, le zèle dans la réforme du clergé de son diocèse que venaient de ravager les guerres de Rohan. Ami des Jésuites, Cohon qui fut par ailleurs, influencé par la théologie bérullienne, fut un humaniste dévot. Saint François de Sales avait fait partie de ses lectures d'étudiant. On trouve ses œuvres dans la bibliothèque du prélat dont l'inventaire après décès traduit aussi le goût pour les images de nature dont on sait l'importance dans le style de M. de Genève : dix sur trente-six tableaux ornant son palais étaient des représentations de fleurs ou de fruits. Le goût de l'image se retrouve dans son œuvre oratoire caractérisée par un amour des métaphores analogues à celles utilisées à la même époque par les poètes baroques : ainsi, le panégyrique de Saint Louis, prononcé en 1643 devant la régente contient cette évocation du miroir :

Mesdames, lorsqu'au matin vous consultez votre miroir pour attiser peut-être vos feux par une glace...⁷

Les malheurs de Taddeo Barberini, prince préfet de Rome, après la mort d'Urbain VIII, son oncle, sont traduits par cette double métaphore :

Rome lui préparait des couronnes et des statues lorsque la mort du pape Urbain changea son palmier en cyprès.⁸

Cohon affectionnait les images de lumière, appuyant sa dialectique sur le couple soleil (Dieu ou le Roi) nuages ou nuit (la nature humaine - les sujets). Ainsi, dans ce sermon teinté de Bérullisme :

Le fils de Dieu passa dedans les flancs de sa mère innocente qui le conçut comme un rayon lumineux de l'essence de son père et l'enfanta couvert de son humanité comme d'un nuage ténébreux.⁹

Le Roi, de son côté, doit punir des sujets révoltés comme « le soleil punit la résistance d'une nuée, la dissipant par un orage »¹⁰ et je ne veux pas quitter les plafonds oratoires de

Cohon sans citer le discours du sacre de Louis XIV, en juin 1654 : il y fait un parallèle entre la Fronde et la nuit - où règnent les astres du soir « atteints d'ingratitude » et qui triomphent de la chute du soleil et

[...] semblent faire une chapelle ardente sur son sépulcre comme s'il était mort, comme si ses funérailles devaient produire leur éclat qui cependant ne fait voir que des rayons empruntés de cet astre

...mais bientôt paraît l'étoile du matin (Mazarin) qui annonce le retour du Soleil¹¹.

- 6 Cette rhétorique baroque était assurément du goût de son auditoire : en 1660, le notaire nîmois Borrelly relevait dans son livre de raison l'entassement dans la cathédrale d'une foule de papistes et huguenots mêlés pour entendre le sermon sur la paix du « seigneur évêque qui est un des plus grands prédicateurs du siècle »¹².
- 7 Baroque par ses goûts et par son style, Cohon l'était aussi par son comportement. Chez lui, aucun repli « extra-mondain ». Il resta pendant toute sa carrière un serviteur dévoué et dynamique de la monarchie, qu'il s'agisse des assemblées du clergé, des États provinciaux, de la justification de la politique extérieure de Richelieu, ou de la défense du Languedoc envahi par les Espagnols en 1637. Il stimule alors le courage de ses diocésains, papistes ou non et procède lui-même à des levées de troupes pour secourir Leucate assiégée. Son inventaire après décès montre qu'il possédait une tapisserie en huit pièces représentant les sept merveilles du monde et « Mgr le cardinal de Richelieu qui fait la huitième ». Il serait léger d'exécuter sommairement Cohon sous l'étiquette de prélat courtisan ou politique. À preuve, la chapelle dédiée à la conception de Notre-Dame et ornée des statues de Charlemagne, Saint Louis, Henri IV et Louis XIII qu'il fit bâtir, pour y placer son tombeau, derrière le chœur de la cathédrale de Nîmes. Politique et spirituel sont intimement mêlés dans la religion de Cohon.
- 8 Il ne conviendrait pas, pour autant, de faire de cet évêque un modèle de vertu. Il a beaucoup aimé l'argent et probablement les femmes - tout au moins lors de son premier épiscopat nîmois. En effet, après la mort de Richelieu, ses adversaires protestants parvinrent, en jouant sur sa mauvaise réputation à cet égard, à lui faire permuter son évêché avec celui de Dol, en 1644. Il ne devait retrouver Nîmes qu'en 1657. Mais, la plus grande passion de Cohon fut assurément celle de la gloire qu'on doit obtenir par l'effort. À la fin de sa vie, il morigénait un neveu ecclésiastique assez paresseux lui reprochant d'être « lâche et insensible pour l'amour de la gloire ». Cette gloire qu'il évoque souvent, il la recherche dans la réussite de sa carrière et dans l'action politique mais aussi dans l'accomplissement de sa charge : l'homélie qu'il prononça le jour de son arrivée à Nîmes, fête de saint Pierre 1636, en fait apparaître nettement l'aspect essentiel, la lutte contre les protestants :

Que je serais heureux et que mon sort approcherait de la gloire du sien (saint Pierre) si je pouvais gagner et convertir à même prix cette petite Rome où j'arrive tout plein de feu pour en fondre les glaces, où j'apporte la vérité pour en chasser l'erreur, où j'amène le soleil pour en dissiper les ténèbres.¹³
- 9 Par ailleurs, il fait des visites pastorales, tient des synodes diocésains, fonde un séminaire et, en 1640, fait face courageusement à la peste en restant dans la ville désertée par la plupart des notables et des chanoines.
- 10 Cet homme plein de contrastes et d'éclat a été le principal restaurateur du catholicisme dans son diocèse et a correspondu aux attentes de ses diocésains catholiques – sans doute mieux que son successeur, occitan pourtant (et lecteur de Goudouli), le Toulousain, de sympathies jansénistes Hector d'Ouvrier. Il me semble que nombre de prélats du début du

grand siècle ont des points communs avec Cohon. Ainsi François d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux. À l'instar de saint Charles Borromée, il réforme son diocèse (synodes, visites, séminaire) et, cependant, son dynamisme le conduit à des violences assez surprenantes dans ses conflits avec le Parlement ou avec ses chanoines qu'il n'hésita pas à faire rosser dans la cathédrale parce qu'ils s'opposaient à la démolition d'un autel¹⁴. Ce prélat violent a été aussi, de son vivant, critiqué, comme Cohon, dans ses mœurs. Une épigramme de 1620 lui reprochait de s'intéresser de trop près à ses pages :

Vous égaleriez la vertu
Des plus doctes personnages
Si vous lisiez autant de pages
Que vous en avez foutu¹⁵

- 11 Son frère Henri (1629-45) continuateur de son œuvre réformatrice fut aussi courtisan et chef militaire, commandant des flottes du Roi. On trouve d'autres prélats de ce type dans le midi, à la même époque, par exemple, avec les somptueux archevêques d'Aix ou avec l'épiscopat Bigourdan « au service de Dieu et de César », ou, à Montpellier, avec Pierre de Fenouillet (1607-52). Un François de La Fayette évêque de Limoges (1627-76), à la fois réformateur et intrigant prélat de cour qui poussa sa nièce Mademoiselle de La Fayette dans la faveur royale et se ruina à tenir un train de vie fastueux, ressortit également à ce style de pastorale contrastée¹⁶. De nombreuses recherches pourront être menées dans ce domaine de la pastorale épiscopale et de sa correspondance aux aspirations religieuses des fidèles. Cette rencontre d'une pastorale qu'on peut qualifier de baroque et des besoins du peuple catholique se manifeste particulièrement dans le grand essor, dans le midi, du culte marial.
- 12 La dévotion de la Vierge est un bon miroir du Baroque par son caractère affectif, spectaculaire voire triomphaliste. Face aux négations protestantes, la coopération de Marie à la rédemption est affirmée. Développant les commentaires des théologiens mendiants de la fin du Moyen Âge sur Notre-Dame, porte du Ciel, les clercs mettent en avant le rôle de la Vierge comme médiatrice universelle pour l'impétration de toutes les grâces¹⁷. Cette élaboration savante rencontra un courant de ferveur populaire à l'égard de Notre-Dame qui supplante alors les saints thérapeutes spécialisés comme saint Sébastien.
- 13 Témoin de l'essor mariologique dans la France de Louis XIII, le rayonnement du sanctuaire provençal de Notre-Dame de Grâce à Cotignac, étroitement lié aux apparitions qui annonçaient la prochaine venue au monde de Louis Dieudonné, en 1637¹⁸. J'ai étudié, il y a quelques années l'essor, à la même époque, d'autres lieux de pèlerinages méridionaux – en Bas Languedoc cette fois – également placés sous l'invocation de Notre-Dame de Grâce : Gignac et Rochefort¹⁹. On pourrait multiplier les exemples de renouveau du culte marial dans le midi au début du xvii^e siècle : restauration du grand centre de pèlerinage quercynois de Rocamadour par Alain de Solminihac, développement des sanctuaires mariaux de Guyenne comme Notre-Dame de Verdélais ou la chapelle de Notre-Dame de Bon Rencontre près d'Agen, reconstruite à la suite du pèlerinage de Marguerite de Valois reine de Navarre, en 1584 ; résurrection en Gascogne de Notre-Dame de Cahuzac et de Notre-Dame de Garaison, en Béarn de Notre-Dame de Bétharram²⁰.
- 14 Dans ce sanctuaire du diocèse de Lescar, l'installation solennelle, en juillet 1616, par Léonard de Trappes, archevêque d'Auch d'une nouvelle statue de Marie, apparut comme une manifestation solennelle de Contre-Réforme, préludant à l'expédition fameuse de Louis XIII en Béarn. Selon le premier historien du sanctuaire rétabli, les foules catholiques de la région y accourent « faisant, à la confusion des hérétiques, retentir l'air de chants,

hymnes et cantiques en l'honneur de la glorieuse mère de Dieu »²¹. Notre-Dame redevient bien ici « mère de joie et de règne »²² ; deux mois après la cérémonie se produisit un prodige interprété comme annonciateur du rétablissement du catholicisme en Béarn : par une belle journée d'été, une bourrasque subite vint renverser la croix plantée près de la chapelle par Léonard de Trappes et cette croix se serait relevée d'elle-même, toute brillante de clarté²³.

- 15 Il y a, en effet, toute une pédagogie pieuse dans le développement des pèlerinages mariaux du Midi. Les besoins de la religion populaire à l'égard des « bons saints », c'est-à-dire ceux qui sont efficaces, y rencontrent l'apologétique des clercs désireux de répondre aux arguments des protestants contre les miracles²⁴. Ceux de Gignac et de Rochefort sont présentés comme convertissant les hérétiques : ainsi, à Gignac, en 1622, les réformés procédant à la seconde démolition de la chapelle sont miraculeusement ensevelis sous les ruines et ce spectacle suscite des conversions ; un peu plus tard, en 1628, la Vierge y apparaît à une tertiaire franciscaine « une épée flamboyante à la main », triomphant du dragon de l'hérésie²⁵.
- 16 Jean Duclos, chapelain et premier historien de Notre-Dame de Cahuzac exalte de son côté la protection céleste dont aurait bénéficié ce sanctuaire lors des guerres de religion : les protestants de Mauvezin qui « poussés par l'instigation de Satan » avaient décidé de démolir la chapelle, tournent en rond pendant trois nuits sans pouvoir l'atteindre. Le gouverneur huguenot de l'Isle-Jourdain est abattu par « la main de Dieu », terrassé par un mal terrible dont il mourut peu après, au moment de profaner le saint lieu²⁶.
- 17 Notre-Dame est puissante parce qu'elle confond les hérétiques, elle est efficace parce qu'elle guérit. Les relations de miracles qui se multiplient attestent l'affluence des fidèles : à Agen, les consuls durent réglementer la circulation de la ville à l'oratoire de Bon Rencontre²⁷. À Garaison confluent des pèlerins de tout le Sud-Ouest, notamment les compagnies de pénitents, et l'avocat toulousain Molinier rédige, en 1630, un recueil de près de 200 miracles. En 1618, les foules papistes menées par leur clergé et leurs consuls viennent assister, à Garaison, à l'abjuration de deux dames calvinistes et les reconduisent à leur château, « au son des hautbois et des clairons »²⁸. Le cas de la chapelle de Rochefort, restaurée par les habitants du village à l'appel des Récollets de Villeneuve-les-Avignon, me paraît particulièrement intéressant parce que, à la différence de Garaison, elle n'est pas régie, au début, par des « nouveaux prêtres » issus du moule tridentin mais par d'assez douteux bénédictins de l'abbaye de Villeneuve non encore prise en mains par les mauristes. Ils cherchaient surtout à contrôler le profit matériel considérable (14000 livres d'offrandes de 1634 à 1637) du pèlerinage, allant jusqu'à en confier la gestion, en plein sanctuaire, à une jeune personne au mœurs incertaines et jusqu'à susciter de véritables bagarres dans l'église pour empêcher l'administration des quêtes par un commissaire de l'archevêché d'Avignon. Or, c'est pendant cette période d'anarchie que la dévotion connut son plus grand succès. Beaucoup plus important pour les foules pérégrines que l'indignité du desservant est l'appel du miracle : en 1635, les pénitents bleus d'Arles « sachant combien de beaux et admirables miracles ont été faits envers plusieurs et diverses personnes » décident de se rendre à Notre-Dame de Rochefort. Et les relations évoquent l'enthousiasme, les chants et les larmes de joie ou de contrition des participants²⁹.
- 18 Je n'insisterai pas sur le développement des confréries du Rosaire, autre aspect de ce Baroque marial ni sur celles du Saint Sacrement pour m'attacher à celui des compagnies de pénitents, particulièrement caractéristique de la Contre-Réforme méridionale...

- 19 L'élan des confréries de pénitents au temps d'Henri III est connu. Jacqueline Boucher a montré les raisons politiques et religieuses de l'attitude du souverain et l'écho rencontré dans les masses catholiques³⁰. L'expansion de ces organisations est nette dans le Midi à la fin du xvi^e et au début du xvii^e siècle alors qu'elles s'effacent dans les pays de langue d'oïl³¹. Ainsi, dans le diocèse d'Auch, la compagnie de pénitents bleus fondée en 1610 par Léonard de Trappes essaima dans cinq autres villes ou bourgs du diocèse tandis que les blancs, installés deux ans plus tard dans la capitale du diocèse, se répandaient dans neuf autres localités³². Celles du Bas Languedoc faisaient également tache d'huile à partir des villes, hormis dans le diocèse de Nîmes où leur établissement se limita, à cette époque, à l'est et au sud du diocèse. Elles jouèrent un grand rôle dans les processions, notamment celles du Saint Sacrement, manifestant un goût prononcé pour la pompe, le culte extérieur mais incorporant à leurs statuts des exigences morales issues du mouvement de réforme catholique. Leur militantisme anti-protestant se doublait d'une active surveillance des mœurs de leurs membres, empruntée aux pratiques de l'adversaire³³.
- 20 Le succès de l'organisation pénitente en Provence et dans le Comtat est bien connue³⁴. M. Agulhon a souligné le rapport entre le succès des pénitents et les « provinces de religiosité » baroque » caractérisées par une piété démonstrative et par l'accent mis sur les cérémonies funèbres³⁵. Le Baroque de la religion pénitente ressort aussi des oppositions rencontrées ultérieurement chez les évêques désireux d'assurer le contrôle par le clergé de la vie spirituelle de leur diocèse et de l'épurer des éléments irrationnels ou immoraux. Malgré son militantisme catholique, l'institution pénitente inquiète parfois les ecclésiastiques : l'importance du rôle des laïques est contraire à l'ecclésiologie tridentine, les cérémonies célébrées dans leurs chapelles conduisent les pénitents à négliger les offices paroissiaux tandis que les célébrations nocturnes où assistent des fidèles des deux sexes comportent un danger d'immoralité³⁶. Quoique homme du Midi mais désireux d'établir dans son diocèse « une dévotion *réglée*... un culte religieux et *raisonnable* », l'évêque de Nîmes Fléchier s'opposa à la diffusion des compagnies de pénitents qu'avait favorisées Cohon : il fit intervenir l'intendant Basville pour empêcher la création par les Anciens catholiques nîmois d'une confrérie de pénitents blancs, lui demandant « d'arrêter ces *fous* par autorité » et arguant que « des *processions masquées* n'étaient guère de saison dans ce pays-ci »³⁷. Dans le miroir du prélat rationaliste, la religion pénitente est ridicule ou inquiétante (*processions masquées*) voire relève du domaine de la folie (il faut ordonner à « ces fous » de se « désister de cette folle prétention »)... Il n'est pas du propos de ce colloque d'étudier les « déviations profanes » de l'institution mais simplement de relever la mise en place, dans le Midi du xvii^e siècle, de ces nouvelles formes de sociabilité « qui se multiplient autour de la liturgie dramaturgie du catholicisme contre-réformé »³⁸.
- 21 Le « grand cérémonial » funéraire où les pénitents tiennent une place de choix est un aspect bien connu de la sensibilité religieuse du xvii^e siècle et nullement limité au Midi³⁹. S'y rencontrent les élaborations théologiques tridentines – le rappel de l'efficacité des prières pour les morts – le legs médiéval, les aspirations des membres d'une société d'ordres, désireux de tenir le rang post mortem. Cette sensibilité s'exprime dans les testaments des catholiques par la demande d'obsèques conformes à leur rang et par la persistance de la pratique d'associer des pauvres, porteurs de torches, aux cortèges funèbres. Ce besoin était si fort que, même dans une ville comme Nîmes, à majorité protestante, le consistoire devait, à la fin du xvi^e et au début du xvii^e siècle, réprimander les fidèles amateurs de « cérémonies extraordinaires aux sépultures des morts »⁴⁰. Dans

son livre de raison, le notaire nîmois Borrelly notait avec détail et ravissement les beaux enterrements, décrivant les cortèges, les chapelles ardentes et s'intéressant particulièrement aux lumières et à la musique. Par exemple, après avoir narré la maladie et la mort de sa femme il évoque ainsi ses obsèques :

[...] la cérémonie fut très belle. Tous les Messieurs du chapitre y étaient avec le bedeau, massier, croix d'argent et la musique. Il y avait beaucoup de monde.⁴¹

- 22 Ce goût pour le faste funéraire n'exclut nullement – au contraire – un optimiste foncier qui est assurément une composante d'une mentalité baroque. Cet optimisme se marque chez les catholiques méridionaux comme chez leurs frères ennemis⁴².

- 23 Le xvii^e siècle n'est-il pas, de Goudouli à Saboli, la grande époque des noëls en langue d'oc par quoi s'exprimait, devant le mystère libérateur de l'Incarnation une exultation débordante ? Elle choquait tel vicaire général réformateur sévère réprimandant, en 1614, le petit monde des chanoines nîmois :

[...] on chante indéfiniment toutes sortes de noëls en diverses langues et même la vulgaire... sans avoir premièrement fait voir au chapitre s'ils ne contiennent rien contre la croyance et décence de l'église.⁴³

- 24 À Aix persistent les jeux de la Fête Dieu, datant du roi René, avec leurs chevaux-jupons, leurs jeux du chat lancé en l'air et les bagarres des « tirassouns » – les enfants de la ville mimant le massacre des Innocents⁴⁴. C'est là une persistance révélatrice pour un temps où l'Eucharistie est si étroitement liée au rigorisme. De même, au temps de Godeau, dans le diocèse de Vence, le tambour et la danse étaient de la partie aux processions du Saint Sacrement, malgré les réticences du clergé, témoin ce texte de lamentations cléricales, cité par Marie-Hélène Froeschlé-Chopard :

Comme on fait une espèce de divinité du tambour, il est inutile de demander si on fait marcher cet instrument du démon à la procession du Très Saint Sacrement, on n'y a jamais manqué. Le tambour a ici plus d'amis que le Seigneur des Seigneurs et le Roi des Rois. Il y a apparence qu'on tardera longtemps de revenir de cet égarement... On nous fait faire ici les 40 heures à la mode du pays, on nous fait donner la bénédiction sur le soir et après que nos pauvres aveuglés ont passé toute la journée aux ébauches et aux danses, ils viennent recevoir la bénédiction du Saint Sacrement. Ce n'est ni piété ni religion mais pure transformation de nos saints mystères.

⁴⁵

- 25 Comme dans le reste du royaume et de la chrétienté, les fêtes religieuses étaient doublées – ou dans le cas du Carnaval précédées –

de réjouissances profanes, notamment de bals contre lesquels avaient tonné les prédicateurs mendiants, à la fin du Moyen Âge

⁴⁶,

Mais au moment de la Réforme protestante, ils n'avaient pas, loin de là, cause gagnée. Face au virus hérétique, deux méthodes pouvaient être employées, l'une homéopathique

–

si l'on peut appliquer cette image médicinale à la cure des âmes par le clergé contre-Réformateur

–

reprenant, « récupérant » une partie des idées de l'adversaire aussi bien au point de vue théologique qu'au point de vue moral, c'est la voie janséniste ou tout au moins rigoriste ; la seconde méthode allopathique

–

consistant à prendre sans complexe le contre-pied des affirmations et des comportements protestants. La première voie a, en définitive, prévalu mais, à la fin xvi^e et au début xvii^e,

les comportements pastoraux ont pu correspondre à l'Humanisme dévot jadis étudié par
Henri Brémond

47.

Le Concile de Trente avait affirmé la valeur de la tradition et de l'apport humain aux données scripturaires, souligné la participation de l'homme à son salut, justifié le culte des saints. Ignace de Loyola et ses fils avaient mis au cœur de leur spiritualité le travail de l'homme sur lui-même, l'ascèse des

Exercices spirituels débouchait sur une vision optimiste de la nature humaine—

et Molina n'a pas été condamné. Une place pouvait être faite à la joie chrétienne dans un catholicisme admettant les divertissements profanes, relativement tolérant à l'égard de la religion populaire, réconciliant l'immanence et la transcendance... En fait, les hommes de la Contre-Réforme ont, de plus en plus nettement, choisi la vie sévère et lorsque, dans la seconde moitié du siècle, le capucin François de Toulouse expliquait à ses auditeurs cévenols que le bal était d'essence diabolique

—

parce que étymologiquement il désignait une idole « Baal » il se comportait en allié
objectif des consistoires huguenots

48.

Il reste qu'en terre d'oc, la réaction a été assez tardive ou la résistance assez forte, pour que les comportements festifs aient pu durer⁴⁹. Marc Venard décrivant Avignon à la fin du xvi^e siècle où les cortèges carnavalesques croisent les processions pieuses a pu écrire « ville de dévotion, ville de plaisir, Avignon n'éprouve pas la nécessité de choisir »⁵⁰. À Rochefort un débordement de joie profane que les pieux chroniqueurs n'évoquent guère, souligne l'enthousiasme provoqué par les miracles mariaux ; les habitants de la communauté de Rochefort ne s'y trompent pas, par contre: constatant, en 1639, qu'« à cause de la dévotion qui existe à Notre-Dame de Grâce... il se débite beaucoup de vin », ils décident d'interdire, sous peine d'amende, le transport du vin des lieux voisins (on n'est pas loin de Tavel) tant que la production locale n'aura pas été écoulée⁵¹. À Limoges, encore à la mi-xvii^e siècle, le peuple dansait dans le chœur de l'abbatiale Saint Martial, lors de la fête du saint, en chantant :

26

Sen Marsau pregat per nous
Et nous epingarem per bous⁵²

Que peut-on conclure de ces quelques notations ? Il me semble qu'au début du xvii^e siècle, une partie des comportements pastoraux, l'essor triomphal du culte de la Vierge, le développement des compagnies de pénitents, le goût pour les fastes liturgiques et les cérémonies funéraires, les persistances festives témoignent pour un catholicisme méridional qui fait appel largement à l'imagination, à la sensibilité, à l'enthousiasme de ses fidèles, un catholicisme baroque.

27

Discussion

- B. BENASSAR : Un certain nombre de manifestations de la piété de la Contre-Réforme dont vient de parler M. Sauzet en les qualifiant de baroques, se retrouvent dans la grande Castille. Par exemple, le cortège des pauvres accompagnant le défunt avec des cierges : à Valladolid, par exemple, il n'y a pratiquement pas d'enterrement qui ne se passe ainsi. On pourrait trouver de nombreux autres exemples. Il ne s'agit pas seulement d'une simple survie des traditions venues de l'époque médiévale. Ces manifestations prennent à l'époque baroque une ampleur considérable, en particulier dans le cas des processions qui sont rehaussées de tout un appareil qu'elles n'avaient pas à l'époque médiévale. La sculpture baroque en particulier a pour fonction de donner tout leur lustre si
28 extraordinaire à ces processions.
- Jeanine GARRISSON-ESTÈBE : C'est un comportement devant la mort qui est apparu tout à la fin du Moyen Âge et qui se continue aux xvi^e et xvii^e siècles : la Pompe devant la mort
29 n'existait pas au Moyen Âge.
- J.-A. MARAVALL : Il y a les deux aspects. Il y a un aspect traditionnel et même antique de ces cérémonies. Mais au xvii^e siècle tous les moyens sont mis en œuvre pour donner la
30 plus grande ampleur à ces manifestations qui échauffent l'imagination et les passions.
- Durant toute la fin du xvi^e siècle, on assiste à un renouveau des miracles et de la sorcellerie, pas seulement en Espagne, mais dans toute l'Europe et même dans les pays « bourgeois », comme en témoigne une récente étude sur les « Prophètes et sorciers aux
31 Pays-Bas ».
- B. BENASSAR : La Fête Dieu, le Corpus Christi, connaît incontestablement sous la Contre-Réforme, une extraordinaire exaltation, parce que c'est la Fête de l'Eucharistie qu'il convient d'affirmer d'autant plus que les Réformés émettent certains doutes, des restrictions. Un des meilleurs exemples que l'on puisse donner, c'est l'importance extraordinaire que prend, dans la procession du Corpus Christi, la custode, qui est un magnifique monument d'art baroque. Toutes les grandes cathédrales d'Espagne se dotent
32 d'une custode monumentale.
- J.-A. MARAVALL : Les custodes les plus importantes sont de la Renaissance.
33
- B. BENASSAR : Je ne suis pas d'accord sur les dates. La custode de la cathédrale de Valladolid est de 1589. On est dans la période 1580-1640 que nous avons délimitée comme étant la pleine période baroque. Il en est de même de la custode du Salamanque. Toutes les grandes custodes sont de la fin du xvi^e siècle. Dans le contrat des custodes, il est bien précisé que les sculptures de la custode doivent être faites de façon suffisamment grandes pour qu'on puisse les voir de loin. Une part capitale de spectacle est incorporée à la
cérémonie religieuse.
- C'est la théâtralisation de la religion.
34 - Le « mystère » en pleine lumière.
- R. SAUZET : De telles manifestations sont contraires à la sensibilité du courant janséniste, et plus largement du courant rigoureux qui faisait écrire par exemple à Jean-Baptiste Thiers dans son « Traité de l'exposition du Saint Sacrement » en 1680, qu'il fallait raréfier le plus possible l'exposition du Saint-Sacrement, parce qu'une église est fréquentée par de nombreux pécheurs dont certains sont peut-être en état de péché
35 mortel et profanent l'ostie par leur regard.

- F-M. CASTAN

36

:

M. Sauzet a montré que les pénitents étaient un phénomène essentiellement méridional.

Est-ce que sur les deux autres problèmes qu'il a soulevés

- le culte marial et le comportement du clergé -

, on constate une différence entre le Sud et le Nord de la France ? Existe-t-il quelque chose

de semblable à ce que l'on trouve par exemple quand on compare les retables du Midi et

ceux du Nord de la France. Passé le Limousin, passé l'Auvergne, la verve des retables n'est

plus la même ; l'art en est très différent, plus froid. Est-ce que Borromée

a

eu la même influence dans le Nord que dans le Sud, où il a vraiment été l'homme de la

Contre-Réforme ?

- R. SAUZET : Les questions que vous posez sont des questions essentielles auxquelles on aimerait donner une réponse, même sans aboutir à une synthèse. Ayant travaillé quelques

années sur la région de Chartres, je me suis rendu compte qu'il y avait des analogies entre

le Nord et le Sud de la France : par exemple en ce qui concerne la fête. La fête est une

manifestation du tempérament méridional, mais on trouve aussi des exemples dans le

Nord. En ce qui concerne les comportements populaires on ne saurait donc conclure trop

hâtivement à des différences. Il en va différemment pour les pénitents, phénomène

37

essentiellement méridional, qui a échoué dans le Nord.

- F-M. CASTAN : Est-ce que vous avez une explication concernant cet échec des pénitents

38

dans le Nord ?

- R. SAUZET : On peut penser que ce type de piété démonstrative correspond mieux au

tempérament occitan. Cela semble postuler des différences de tempérament religieux

39

entre le Nord et le Midi.

Les questions sont plus embarrassantes si on cesse de parler des pénitents pour parler du

clergé. Il ne semble pas qu'il y ait des différences fondamentales entre le comportement

40

du clergé du Midi et celui du clergé du Nord.

- F-M. CASTAN : Il y a l'exemple de Solminhiac, évêque réformateur du Lot, qui emploie

41

l'occitan dans la pastorale et qui entre pour cela en conflit avec ses chanoines.

- R. SAUZET : Dans toute la région de Toulouse on emploie l'occitan dans la pastorale

comme un moyen d'être plus près du peuple.

42

- C'est un moyen d'efficacité.

- Ch. ANATOLE : C'est la fidélité aux prescriptions du Concile de Trente, qui précise que le

peuple doit être enseigné dans sa langue.

43

- Et le culte marial ?

- R. SAUZET : En ce qui concerne le culte marial, il existe fortement dans le Nord, mais je

pense quand même que la sensibilité mariale est plus forte dans le Midi que dans le Nord.

C'est une impression qui peut difficilement se mesurer. Peut-être cette différence est-elle

due à la présence des protestants qui conduisent par réaction à amplifier les

44

manifestations du culte marial.

- J-C. BRUNON : Si on prend en compte la littérature, je dirai sans hésitation que c'est une erreur complète de voir dans le culte marial une prédominance du Sud. Il n'y a rien de plus répandu dans la poésie du xvii^e, que le culte marial. On le trouve chez les plus grands, chez les libertins comme chez les non-libertins, chez Corneille, chez Saint-Amant, chez Théophile, chez Tristan...

- R. SAUZET : Ce qu'on peut constater, c'est qu'au contact des zones protestantes on trouve un développement particulier du culte marial ; c'est peut-être tout simplement lié à un phénomène de conjoncture et non un trait de tempérament méridional.

On ne peut apporter de réponse catégorique à cette question.

- J-C. BRUNON : Un certain traitement littéraire du culte marial me paraît très caractéristique de la première moitié du xvii^e siècle. Je prendrai par exemple le Père Binet dont on trouve un ouvrage curieux, peut-être le plus baroque de tous ceux que je connais : « Le Couronnement de la Très Sainte Vierge Marie », où la Vierge apparaît de toutes les couleurs, environnée... Binet s'est manifestement inspiré de l'Apocalypse pour l'écrire. Ce livre étrange est une application de son « Livre des Merveilles » dont Genette a si bien étudié une partie. Le père Binet a fait de la Vierge Marie une merveille baroque.

NOTES

1. Cf. V-L. TAPIÉ, *Baroque et classicisme*, 1957.

2. A. DUPRONT, « Du concile de Trente. Réflexions autour d'un iv^e centenaire », *Revue historique*, octobre 1951, p. 262-280.

3. Cf. M. EEMANS, « Rembrandt un baroque en profondeur », *Baroque*, n°4, 1969, p. 15-22. J. ROUSSET, *Anthologie de la poésie baroque française*, 1968. R. LAFONT, *Renaissance du sud*, 1970 et *Anthologie des Baroques occitans*, 1974.

4. « S'il est une France baroque, c'est la France du sud », F. CASTAN in *Baroque*, n°5, 1972, p. 5.

5. Cf. J. ORCIBAL, *Les origines du Jansénisme*, 1947, t. II, p. 12.

6. Sur L. d'Estampes, cf. R. SAUZET, *Les visites pastorales du diocèse de Chartres pendant la première moitié du xvii^e siècle*, Rome, 1975. Pour Cohon, R. SAUZET, *Contre Réforme et Réforme catholique en Bas Languedoc. Le diocèse de Nîmes au xvii^e siècle*, 1979.

7. B.N. MS.fr.9640 - cf. J. ROUSSET, *op. cit.*, (III, L'eau et le miroir). La prédication avait été la voie d'ascension du roturier Cohon vers les honneurs ecclésiastiques. Un recueil constitué par Cohon étudiant est une compilation d'une trentaine d'oraisons funèbres d'Henri IV (B.N. Ms.fr.1854).

8. Oraison funèbre de T. Barberini, 1647, A.D. Gard G 1561.

9. Sermon de 1625. B.N. MS fr.9640. Cf. J. ROUSSET, *op. cit.*, (IV - la nuit et la lumière).

10. Sermon d'ouverture des États du Languedoc, 1659. A.D.G. 1561. Cette même image avait été utilisée dans le discours prononcé par Cohon en 1650, après la soumission de Bordeaux, publié par R. DARRICAU in *Bulletin des Bibliophiles de Guyenne*, 1959, p. 1-30.

11. Publié par F. Durand in *Bulletin du Comité de l'Art chrétien*, Nîmes, t. X 1911, p. 49-73.

12. Ed. A. Puech, 1888, p. 148. À la même époque, les synodes protestants du Languedoc dénonçaient le goût de certains pasteurs pour « le fard et affiquets de l'éloquence », cf. R. SAUZET, *Contre-Réforme et Réforme catholique*, *op. cit.*, p. 272.

13. B.N. MS.fr. 9637.
14. P. BROUTIN, *La réforme pastorale en France au xvii^e siècle*, 1956, t. I, p. 117.
15. B.N. MS.fr. 15220. cité par A. ADAM, in édit. des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, t. I, p. 1045.
16. Cf. P. BROUTIN, op. cit., A. BOURDE in *Histoire du diocèse d'Aix en Provence* (éd. Beauchesne), 1975, p. 90sq. J-F. SOULET, *Traditions et réformes religieuses dans les Pyrénées centrales au xvii^e siècle*, Pau, 1974, p. 89sq. R. DARRICAU in *Histoire du diocèse de Bordeaux* (éd. Beauchesne), 1974, p. 115sq. M. LAGET et X. AZEMA in *Histoire du diocèse de Montpellier* (éd. Beauchesne), 1976, p. 127 sq. et 136 sq. TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, (Pléiade - éd. A. Adam), I, p. 254.
17. Cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, t. IX, 1926, col. 2389-2398. Sur la Vierge redevenant alors « mère de joie et de règne », cf. A. DUPRONT, *Vie et création religieuse dans la France moderne*, in *La France et les français* ; 1972, p. 512. E. MALE, *L'art religieux de la fin du xvi^e, du xvii^e et du xviii^e siècles*, 2^e éd., 1951. R. TAVENEAUX, *Le catholicisme dans la France classique 1610-1715*, 1980, t. II, p. 368 sq.
18. Cf. M. VOVELLE, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au xviii^e siècle*, 1973, p. 505 sq. H. BREMOND, *La Provence mystique au xvii^e*, 1908.
19. R. SAUZET, « Pèlerinage panique et pèlerinage de dévotion Notre-Dame de Rochefort au xvii^e siècle », *Annales du Midi*, 1965, t. 77, p. 375-397 et « Miracles et Contre-Réforme en Bas Languedoc sous Louis XIV », *Revue d'Histoire de la spiritualité*, 1972, t. 48, p. 179-192.
20. Cf. R. DARRICAU, *Alain de Solminihac évêque de Cahors*, 1980, p. 49 et in *Le diocèse de Bordeaux* (sous la direction de B. Guillemain), p. 147. J. ANGELY, *N-D. de Bon Encontre*, 1949, p. 53. M-E. REMOND, *N-D. de Cahuzac et les sanctuaires du Gers*, 1960. P. LARROUY, *Petite histoire de N-D. de Garaison*, 1933. J-F. SOULET, op. cit., p. 271 sq. étudie les sanctuaires locaux et régionaux de pèlerinages à la Vierge.
21. POIRÉ (texte transcrit par F. ROSSIGNEUX, *Guide du pèlerin à N.D. de Béthanam*, Pau, 1855, p. 24).
22. A. DUPRONT, loc. cit.
23. F. ROSSIGNEUX, op. cit., p. 59, d'après la relation de P. de Marca, archevêque de Toulouse.
24. R. VOELTZEL, *Vraie et fausse église selon les théologiens protestants français du xvii^e siècle*, 1956.
25. R. SAUZET, « Miracles et Contre-Réforme en Bas Languedoc sous Louis XIV », *Revue d'Histoire de la Spiritualité*, t. 48, p. 181. Exemple analogue in B. COUSIN, « Deux cents miracles en Province sous Louis XIV », *Revue d'Histoire de la Spiritualité*, t. 52, 1976, p. 237.
26. J. DUCLOS, *Tableau de la miraculeuse chapelle de N-D. de Cahuzac près la ville de Gimont*, Auch, 1686, p. 20 sq.
27. J. ANGELY, op. cit., p. 55.
28. P. LARROUY, op. cit., p. 57.
29. « Hymnos, cantica, psalmos Beatissimae Virginis litanias decantabant ut ad lacrymas, gemitus et contriti cordis suspiria provocarentur multi, madidis oculis cedentes », Relation de la fin xvii^e siècle, in R. SAUZET, art. cit., p. 388.
30. J. BOUCHER, « Catholiques royaux et ligueurs. Une même mentalité religieuse » in *Mélanges* A. Latreille, Lyon 1972.
31. M. AGULHON, *Pénitents et Francs-Maçons dans l'ancienne Provence*, 1968, p. 87.
32. Louis DAIGNAN DU SENDAT, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique du diocèse d'Auch (mi-xviii^e s.)*, B.M. Auch, Ms. 72.
33. G. LAURENS, *Contribution à l'étude sociologique des confréries de Pénitents en Bas-Languedoc*, thèse de 3^e cycle, Montpellier, 1973, dactyl.
34. M. AGULHON, op. cit., M. VENARD, *La vie religieuse dans la province d'Avignon au xvi^e siècle*, thèse, 1977, dactyl. publ. offset Lille III 1980 - Dans le diocèse de Vence, à la mi xvii^e siècle, la moitié des hommes de certaines paroisses appartenaient aux confréries de pénitents, cf. R. MANDROU, « Clergé Tridentin et religion populaire : thèses et hypothèses », *Actes du 99^e congrès national des sociétés savantes*, Besançon, 1974.
35. M. AGULHON, op. cit., p. 116 et 359.

36. *Ibid.* p. 124. M-H. FROESCHLÉ-CHOPARD, « Les dévotions populaires d'après les visites pastorales: un exemple, le diocèse de Vence au début du xviii^e siècle », *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 1974, p. 98, note la présence de femmes dans ces confréries.
37. 17 novembre 1707. *Œuvres complètes*, éd. 1782, t. X, p. 271.
38. E. LE ROY LADURIE, « Pitié pour les envahisseurs », *Nouvel Observateur*, 13-4-1976.
39. Cf. M. VOVELLE, *Mourir autrefois. Attitudes collectives devant la mort aux xvii^e et xviii^e siècles*, 1974.
40. J. GARRISSON-ESTÈBE, *Protestants du Midi 1559-98*, 1980, p. 250. R. SAUZET, *op. cit.*, p. 175.
41. E. BORRELY, *Livre de raison 1654-1717*, édit. A. Puech, 1888.
42. À ce sujet, cf. J. GARRISSON-ESTÈBE, *op. cit.*, p. 277 sq.
43. R. SAUZET, *op. cit.*, p. 117. Les noëls sont selon R. LAFOND, « La seule littérature religieuse en langue d'oc qui ait réussi au xvii^e siècle », *Anthologie des Baroques occitans*, 1974, p. 26.
44. M. VOVELLE, *Les métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820*, 1976, p. 70-92-103. M. BERNOS, « La vie religieuse à Aix au xvii^e siècle », *Provence Historique*, oct. 1972, p. 330.
45. *Art. cit.*, p. 88-89.
46. R. Sauzet « Aux origines du refus des jeux et divertissements dans la pastorale catholique moderne ».^{23^e} *Colloque international du C.E.S.R.*, Tours, à paraître. Sur le Carnaval, cf. E. LE ROY LADURIE, *Le Carnaval de Romans*, 1979, p. 39 sq. et 340 sq.
47. H. BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. I, 1923. 2^e éd. 1967.
48. R. SAUZET, *op. cit.*, p. 457.
49. Au-delà de la période envisagée ici, il convient de rappeler l'influence assez limitée en définitive, des pastorales jansénistes dans le Midi : cf. E. APPOLIS, *Le jansénisme dans le diocèse de Lodève*, 1952, p. 295sq.
- G. CHOLVY, *religion et société au xix^e siècle. Le diocèse de Montpellier*, 1972, t. I, p. 56 R. SAUZET, *op. cit.*, p. 477 sq. M. VOVELLE, *op. cit.*, p. 459 sq.
50. M. VENARDIN *Histoire d'Avignon*, Edisud, 1979, p. 364.
51. R. SAUZET, *art. cit.*, p. 388.
52. Saint Martial priez pour nous et nous danserons pour vous. L. GOUGAUD, « La danse dans les églises », *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XV, 1914, p. 236.

AUTEUR

ROBERT SAUZET

Université François Rabelais de Tours